

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 MAI, 1880.

No. 34.

Cantique d'adieu pour le dernier soir
du mois de Marie.

I.

Aux pieds des autels de Marie
Pour les adieux rassemblons-nous.
Sous l'œil de la Vierge bénie,
Le cœur brisé, séparons-nous.
Séparons-nous de notre mère,
Séparons-nous, séparons-nous,—
Séparons-nous, séparons-nous.
Mais en quittant son sanctuaire,
Oublierons-nous, oublierons nous
Les soirs bénis d'un mois si doux !

II.

Le ciel dans ce beau sanctuaire
Semblait descendre chaque soir :
Mais les beaux jours sur cette terre
Passent bien vite et sans espoir.
Plus tard, plus tard, dans la Patrie,
Nous chanterons, j'en ai l'espoir,—
J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir,
Le nom de la Vierge bénie :
C'est là l'espoir, c'est là l'espoir
Qui nous console ici ce soir !

III.

Nous te quittons, sainte chapelle,
Le cœur, les yeux chargés de pleurs.
Ailleurs le bon Dieu nous appelle :
Laissons ici du moins nos cœurs !
Laissons nos cœurs dans cet asile,
Laissons nos cœurs sur cet autel,—
Sur cet autel, sur cet autel.
O ma mère, adieu, je m'exile :
Départ cruel, départ cruel !
A plus tard, à plus tard au ciel !

J.-A. G.

St-Edouard de Lotbinière, 1880.

Petit inventaire.

CONCRET A ABSTRAIT.

Québec, rue St-Pierre, 28 mars 1880.

Est-il donc vrai que nous sommes faits pour nous combattre ? Frères jumeaux, nous nous disputons l'empire du monde. Chacun de nous a son camp et ses champions. La victoire passe et repasse d'un côté à l'autre et chacun imprime son cachet aux siècles qui voient son triomphe. Je constate le fait sans pouvoir l'expliquer. Dans une suspension d'armes, tu me donnes cette explication qui rentre beaucoup plus dans tes aptitudes. Si je ne me trompe, il en est de même de la théorie et de la pratique, du fond et de la forme, de la rigueur et de la douceur, de l'enthousiasme et du calcul, de l'énergie et de la souplesse, du droit et de la force et que sais-je encore ? Partout des conflits ;

toujours des lions et des renards, des loups et des agneaux. Nous gardons d'un œil jaloux nos domaines. Nous ne laissons, toi comme moi et moi comme toi, de repos à nos partisans que lorsque nous sommes assurés de leur dévouement. Tu gardes comme tes yeux tes mathématiciens, tes philosophes et moi j'amuse toujours mes romanciers, mes poètes et mes voyageurs de l'espoir de quelque invention ou de quelque découverte. Je tourmente l'imagination des uns, je fais jaillir sous les yeux des autres quelque phénomène complexe qui les tient en haleine et qui les empêche de se laisser gagner par tes abstractions.

Si intéressante que je trouve cette lutte continuelle, je viens te proposer un armistice, court, il est vrai, mais qui de temps en temps pourrait se renouveler. J'aime tant la variété que j'aime à causer même avec mes ennemis. Ton langage m'est en grande partie inconnu, mais il cause à mon tympan d'agréables surprises. Comme tu as l'apparence au moins de la science, je veux te poser certaines questions auxquelles dans ta solitude tu trouveras, j'en suis sûr, une réponse quelconque, devant laquelle je ne promets pourtant pas de m'incliner. Depuis assez longtemps je reçois sous bénéfice d'inventaire certaines locutions, certaines phrases, certaines opinions auxquelles je témoigne des égards à raison du nombre ou de la qualité des personnes qui les prononcent ou les émettent. Mais cet inventaire que je me promets de faire, je ne l'ai jamais fait. Le tracas des affaires et surtout l'embarras que j'aurais à me recueillir en présence d'une futile locution, me le font différer de jour en jour. Aussi dans le vestiaire de mon intelligence y a-t-il une garniture de chiffons que je n'ose employer parce que je n'ai point vérifié s'ils sont tolérables et qui en attendant, prennent la place de connaissances certaines et utiles. Je t'invite donc à faire cet inventaire pour moi. Fendre un cheveu en quatre est pour toi en même temps une affaire importante et un jeu plein d'agrément. Tu es l'homme qu'il me faut. A l'œuvre donc.

Pour ne pas te causer dès l'abord une répugnance invincible, je vais te présenter en premier lieu une vieillerie qui m'a l'air assez respectable. J'ai enten-

du bien souvent cet aphorisme : *In medio stat virtus*. Tous les hommes qui n'aiment pas à se compromettre ni à risquer leur peau pour un parti, mettent en avant ces formules : la vertu tient, garde le milieu : il faut éviter les extrêmes. Cela me paraît d'autant plus commode que le milieu me semble assez mobile et varie avec les individus. On dirait que ce milieu est pour chacun précisément l'endroit où il se trouve au moment présent. On a beau voyager, on se croit toujours au centre et l'horizon se modifie et recule quand on avance : il me semble également, à entendre parler du milieu, qu'il est un meuble des plus portatifs, toujours à la disposition de ceux qui tiennent à ne pas s'en séparer. Un sourd va crier à tue-tête et proclamera qu'il a le ton convenable. Un viveur proteste qu'il réprime son appétit. Un misanthrope salue du bout du doigt et se croit un modèle de civilité juste et mesurée ; il rit une fois par saison, et trouve que c'est la moyenne raisonnable. Un rieur est incapable de passer cinq minutes ou de regarder qui ou quoi que ce soit sans rire à chaudes larmes, et ce serait l'affliger que de lui reprocher son manque de gravité. Enfin qu'on repasse les défauts les plus ordinaires et ceux chez qui on les constate croient tout naturellement être dans un milieu louable. L'homme faible croit n'avoir que la douceur ; l'homme dur se flatte d'être énergique ; l'homme opiniâtre ne fait que défendre le vrai et le juste ; le ténéraire s'applaudit de son esprit d'entreprise.

Puis, ce milieu supposé qu'on veuille s'y tenir sans écouter les suggestions et les flatteries de l'amour propre, est-il toujours compatible avec la vertu ? L'amour de Dieu a-t-il un milieu chez les saints par exemple ? Le héros qui se dévoue pour sa patrie n'est-il pas dans l'extrême opposé à la lâcheté plutôt que dans un médiocre milieu.

Enfin pour moi ma plus grande répugnance à prononcer cet adage : *In medio*, vient de ma grammaire latine que j'ai toujours eue en vénération et qui a plus d'influence sur mon esprit qu'une philosophie venant plus ou moins d'Aristote. Que dit la grammaire ? *Virtus et vitium sunt contraria*. Voilà qui est clair, intelligible. La vertu est d'un côté, le vice de l'autre.

Ils se combattent l'un et l'autre. Mais dire que la vertu est un milieu entre deux vices, voilà qui bouleverser mes idées. Si donc tu veux que j'emploie cette sentence philosophique, tâche de la concilier avec ce cher exemple de ma chère grammaire.

CONCRET.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUEBEC, 5 MAI 1880.

Concert de Mgr de Laval.

Après les flatteuses appréciations faites par les divers journaux de cette ville, nous serions peut-être dispensés de dire notre mot touchant le concert de jeudi dernier. Cependant, notre qualité de journaliste et le désir bien légitime de témoigner toute notre reconnaissance aux bienveillants artistes qui ont prêté un concours si généreux au succès de ce concert, nous empêchent de passer sous silence une soirée vraiment digne de celui qui en était l'objet.

Disons de suite qu'on y a fait de la jolie musique qui a été bien appréciée et fort goûtée. Sous l'habile direction de M. McKernan, la fanfare du Séminaire a rendu avec puissance la partie qui lui était échue, savoir, un *Caprice* de Smith, et en particulier le *Twinkling Star* et la *Vallée des Roses*, de F. Damian.

L'ouverture des *Dragons de Villars* a été enlevée d'une manière tout-à-fait entraînante. Le chœur de l'orgue a aussi bien réussi dans *Les martyrs* de Chs. Gounod.

L'*Orphéon en voyage* de L. de Rillé et *France! France!* de Thomas, ont eu un succès des plus brillants. Il suffit de dire que ces deux chœurs étaient chantés par la Société Orphéonique, dont nous connaissons déjà les heureux précédents. Des applaudissements enthousiastes ont accueilli surtout le premier de ces morceaux, et Messieurs les Orphéonistes ont été obligés de céder aux persistantes acclamations de l'assemblée et de nous répéter une partie de ce morceau si entraînant et par la beauté de la musique et par l'habileté avec laquelle il était rendu.

De mémoire d'écolier, nous ne nous rappelons pas qu'un chœur ait jamais eu un pareil succès. C'est pour nos amis les orphéonistes une digne récompense de la peine qu'ils se sont donnée pour atteindre ce haut degré de perfection qui leur a valu les applaudissements enthousiastes de toute la salle. Ajoutons que leur mérite est d'autant plus grand que, d'après les règles de la Société Orphéonique, tous les exercices ont lieu exclusivement durant les récréations. Comme

on le voit le travail a été rude, pénible même, mais les lauriers n'en sont que plus beaux.

La *Cantate*, cet immortel refrain de chaque année, a été chantée avec un entrain tout nouveau. Sous l'énergique direction de M. l'abbé Fraser, notre professeur de musique, les chœurs et les artistes y ont mis un véritable enthousiasme qui s'est bien vite communiqué à l'auditoire.

Monsieur Jos. Roy, L.B. LL.B. était chargé de la partie oratoire. Grâce à une voix agréable, à une déclamation facile et puissante, l'orateur a été écouté avec plaisir et intérêt. Il nous a montré, dans un style élégant, le rôle de la religion et les bienfaits du christianisme chez les nations en général et en particulier dans notre beau Canada. Ces considérations générales l'ont amené à envisager plus sûrement toute la grandeur et l'importance de l'action de Mgr de Laval dans la Nouvelle-France.

A la fin de son discours, il a trouvé à l'adresse de Mgr l'Archevêque et des Messieurs du Séminaire des paroles toutes inspirées d'un vif sentiment de reconnaissance et de gratitude pour leur dévouement infatigable à l'instruction religieuse et civile de la jeunesse.

L'orateur exprimait bien en ce moment les sentiments de toute l'assemblée, et en particulier ceux des élèves du Séminaire.

Nous remarquons parmi les auditeurs Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, M. le Recteur de l'Université, les Honorables Loranger, Flynn, Robertson, Lynch, Pâquet, Son Honneur le Juge Taschereau, M. le Curé de Québec, une foule de membres du clergé, ainsi que l'élite de la société de Québec.—La soirée a fort bien réussi et les auditeurs se sont retirés enchantés.

Nouvelles locales.

La commission chargée de s'occuper du procès de beatification et canonisation de Mgr de Laval est réorganisée. Mgr l'archevêque a bien voulu nommer juges, MM. les abbés M.-E. Methot, S. T. D., P. Rousel, S. T. D., A. Papineau S. T. L.; promoteur fiscal M. l'abbé E. Bonneau; huissier apostolique M. l'abbé A.-A. Blais, docteur en droit canon; secrétaires, MM. les abbés N. Bruchesi, docteur en théologie et licencié en droit canon, et P. O'Leary. M. le Supérieur et M. l'abbé J. C. Laflamme, docteur en théologie, agissent comme postulants de la cause.

La première session a eu lieu dimanche dernier à la chapelle intérieure.

L'Université vient de conférer le titre de docteur es-lettres à Mgr Raymond, de St-Hyacinthe, à M. A. Esfèvre, Consul général de France et à l'Hon.

Juge A.-B. Routhier, et celui de docteur es-sciences à M. l'abbé L. Provancher.

On nous informe que M. l'abbé W. Plaisance, qui doit être fait prêtre à la Trinité, accompagnera Mgr l'Archevêque dans sa visite pastorale.

Société Laval

Les membres de la Société Laval se seraient accusés de ne pas offrir leur petite part d'hommage et de reconnaissance à la mémoire de leur glorieux patron lors du 258ème anniversaire de sa naissance. Quoique un peu tardif, vu des circonstances incontrôlables, son éloge n'a perdu aucun mérite; il semble plutôt avoir prolongé le temps, trop court, consacré à ce héros du sacerdoce, l'elu de Dieu et bientôt le Saint de son Eglise du Canada.

Monsieur Jules Beauset, récemment couronné dans le concours du prix Taschereau, avait bien voulu, malgré les sérieux travaux qui nécessitent un concours prochain, passer en revue cette vie si pleine de dévouement et de sacrifices. Il s'est acquitté de sa tâche avec un mérite réel. En toute autre circonstance nous aurions peut-être désiré un débit un peu plus soigné; mais Monsieur Beauset a su nous faire oublier ces petits détails par la beauté de son style et surtout par la justesse de sa pensée. Nous avons vu dans Mgr de Laval, le prêtre zélé, le missionnaire infatigable, le pontife éclairé luttant, contre la barbarie et les perfides stratagèmes des gouvernants injustes. Nous avons vu encore, réunis à ces nobles qualités, toutes les vertus civiques, se manifestant par des fondations et des établissements qui font aujourd'hui notre orgueil après avoir été le boulevard de la religion, de la force morale des canadiens.

La composition de M. Beauset est certainement excellente et nous sommes heureux de reproduire l'heureuse citation qu'il a faite en terminant. Ce sera rendre un hommage de plus à Mgr de Laval et rappeler le souvenir cheri de l'illustre Délégué Apostolique, enlevé si tôt à notre vénération.

"C'est la gloire de Mgr de Laval d'avoir ici, sur les bords du St-Laurent, établi un peuple façonné, dans une large mesure, d'après un idéal si élevé, un peuple dont l'organisation sociale est basée sur la vérité catholique, dont le courage a été éprouvé par les plus rudes épreuves, dont la charité embrasse toutes les formes de la souffrance; dont le génie à la fois délicat et plaisant, a déjà créé une littérature qui lui est propre; dont l'aspiration pour la liberté se concilie avec la plus sincère loyauté à la constitution qui le protège; et un peuple en un mot, qui, dans les diverses phases de sa vie domestique, civile et politique, ne perd jamais de vue ses destinées spirituelles et résiste, aux tendances dégradantes du matérialisme de notre temps. Puisse la bénédiction de Dieu, conserver longtemps un tel peuple! Puisse-t-il croi-

tro en tout don de la robe du ciel et de l'abondance de la terre, et puissent ses enfants, vivant en harmonie avec leurs concitoyens de toute les classes, protégés par la loi dans leurs droits propres et respectant scrupuleusement les droits des autres, développer chaque jour de plus en plus leur prospérité morale et matérielle et continuer de prêter force et dignité à la Confédération du Canada."

Société S. Louis de Gonzague.

Monsieur le Rédacteur,

Comme le rapporteur ordinaire de la Société S. Louis de Gonzague paraît avoir pris sa plume, je vais donner à vos lecteurs une idée des dernières séances que nous avons eues. Un de nos membres les plus actifs, vous l'avez insinué l'autre jour, a commencé un travail gigantesque sur Virgétorix. M. Thos Lefebvre entreprend l'histoire de la grande assemblée des chefs gaulois lors de la lutte suprême contre César. Quinze chefs prirent alors la parole, et c'est le discours de tous et de chacun d'eux que ce moderne Tito Live veut nous faire admirer.

Dans son premier travail, M. Lefebvre nous fit parcourir à vol d'oiseaux les antiquités de la Gaule; nous assistâmes aux émigrations successives vers l'est et vers le sud. Puis il nous présenta la Gaule en partie soumise aux Romains, et travaillée par des factions: c'était nous l'isser entrevoir l'intérêt des séances subséquentes.

Dans le deuxième travail, M. Lefebvre nous débita le discours de deux délégués à la grande assemblée. L'un d'eux, Arioviste, tout entier aux intérêts de la Gaule, voulait un soulèvement en masse pour écraser César et ses légions: c'était le seul moyen de maintenir l'indépendance de la Gaule et d'éviter l'esclavage que Rome imposait aux nations vaincues. L'autre délégué, Divitiac, avait vu la grande cité, et avait rapportée de son séjour à Rome des idées de servilisme qui le faisaient mépriser par ceux de sa nation. Cependant il fut assez habile pour masquer ses machines et faire des adeptes parmi les assistants.

M. Lefebvre mérite certes les plus grands éloges pour l'ardeur qu'il met à promouvoir les intérêts de la Société. Nous pourrions reprendre dans son débit des mouvements heurtés, des éclats de voix non préparés et qui font rire. Mais si nous considérons que ce Monsieur n'a pas encore étudié la littérature, nous n'avons qu'à le féliciter, et à lui souhaiter les plus grands succès pour l'avenir: et nos souhaits s'accompliront, si M. Lefebvre sait écouter les conseils sages qui ne manqueront pas de lui être donnés, et s'il médite attentivement ce vers de Boileau:

Q. i ne sait se borner ne sut jamais écrire.

UN AMI.

La dernière séance a été si pleine d'émotion que j'ai cru devoir remonter ma

plume si malencontreusement brisée. L'orateur était M. Jos. Pouliot. Sa réputation était déjà commencée et nous nous attendions à une séance très-intéressante. Nous n'avons pas été trompés dans notre attente.

M. J. Pouliot avait choisi pour sujet la bataille de Calpè, livrée entre les Mahométans et les Chrétiens, l'an 711, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Gibraltar. La plupart nous ignorions les détails de cette intéressante bataille. Aussi devons-nous beaucoup de reconnaissance à M. J. Pouliot qui a su nous instruire en nous amusant. Le sujet était difficile à traiter; mais grâce à l'heureux choix des détails, et à un débit chaleureux, nous avons suivi avec le plus grand plaisir, les diverses péripéties de cette lutte qui se termina si fatalement pour l'Espagne.

Nous ne signalons aucun défaut à M. Pouliot, car réellement nous n'en avons guère remarqué. Il était difficile, dans un sujet où se rencontraient tant de mots techniques et étranges, et dont le développement a duré près de vingt minutes, de nous intéresser davantage. Nous n'avons qu'un reproche à faire, et ce n'est pas à M. Pouliot qu'il s'adresse. Il y a lieu de s'étonner qu'un tel exemple ne trouve pas parmi nous plus d'imitateurs.

Vraiment quelques membres de la Société S. Louis de Gonzague, sont comme ces blocs de granit qui, au milieu du feu le plus ardent, ne sont point entamés.

Espérons pourtant que cette indifférence ou timidité va cesser, et que les quelques semaines qui nous restent encore vont être bien employées.

J.

La fête au sucre.

La fête au sucre, c'est la fête de la gaieté, cette fleur, ce caractère distinctif du cœur canadien.

Mais en aucun lieu, peut-être, elle n'est assaisonnée de plus d'atticisme, de jovialité gauloise qu'au Séminaire.

Notre fête se passe cependant dans notre prosaïque réfectoire, qui, il faut bien l'avouer, ne vaut pas la cabane. Non, l'air frais de la montagne ne souffle pas jusque là; un merle ne siffle pas au-dessus de nos têtes, l'écureuil ne grimpe pas dans l'érable, l'écho moqueur ne répond pas plus à nos applaudissements qu'il ne répète nos chansons. La fête elle-même n'est qu'une ombre, un écho de la sucrerie. Grâce cependant au dévouement et à l'énergie de M. les Physiciens, l'illusion était encore possible, et si nous n'avions pas la forêt pour théâtre, nous retrouvions cette gaieté franche et loyal qui est si bien celle du sucrier canadien.

L'orateur de la circonstance était M. John Barry. Cette tâche, toujours pleine de difficultés, ne lui a pas paru bien difficile; aussi les applaudissements qui l'accueillirent et vinrent plusieurs fois interrompre son discours, prouvèrent jus-

qu'à quel point il fut goûté par nous tous.

Le chant ne pouvait manquer d'être à la hauteur de la circonstance avec le concours de MM. Labonté, Bouffard et Th. Mureaux. Ce dernier chanta *O Carillon*; M. Bouffard, *Voyage à la sucrerie*; et M. Labonté, une chanson composée pour la circonstance.

M. Tardivel répondit d'une voix émue et en termes heureux, aux remerciements présentés à M. les physiciens par M. J. St-Amant, au nom de tous ses confrères.

Voilà ce qu'a été cette fête du 30 avril; agréable, intéressante, grâce au dévouement de nos confrères de la Physique, à qui nous renouvelons de tout cœur l'expression de nos sentiments de reconnaissance.

Lucifer vs. Atome.

Nous avons reçu de notre ami *Atome* une lettre en réponse à celle de notre ami *Lucifer*. Nous devrions peut-être, en stricte justice, la publier dans nos colonnes, cependant nous croyons plus prudent de ne pas le faire. Cette discussion, commencée d'abord dans le calme, la sérénité d'un atmosphère purement scientifique, tend malheureusement à prendre un ton aigre-doux qui nous fait craindre de fâcheux résultats. *Atome* ne nous en voudra pas, nous l'espérons; et plus tard il sera peut-être le premier à nous savoir gré de notre réserve.

Nos deux amis ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils le paraissent à première vue. Au fond, il n'y a divergence d'idée, quo sur des questions de détail; l'un voudrait fendre un cheveu en quatre, l'autre en cinq, et nous, nous pensons qu'il vaut mieux ne pas le fendre du tout.

L'odeur de l'âme—science allemande.

Il y a déjà longtemps qu'un savant allemand, Jager, avait prétendu que l'âme d'un chacun est ni plus ni moins que l'odeur caractéristique émise par ce qu'on Molière appellerait son individu personnel. Dunstmayer, autre mangeur de choucroute, après avoir doute longtemps de la théorie de Jager, vient de l'embrasser avec tout l'enthousiasme d'un nouveau converti, à la suite d'expériences curieuses, qu'on nous permettra de rapporter.

Pour Dunstmayer la lumière et l'âme—si celle-ci est une odeur—sont de véritables rayonnements, s'échappant constamment de la personne animée. Or on peut recevoir et fixer sur une plaquette d'argent les impressions lumineuses, on devrait donc trouver une substance qui emmagasinât de la même manière les vibrations odorantes de l'âme. Ici pas d'hésitation possible; s'il y a au monde une substance sensible aux odeurs, c'est sans contredit le nez d'un chien avec ses nerfs olfactifs.

Donc Dunstmayer mit au milieu de son laboratoire une cage contenant vingt

lièvres avec leurs âmes, naturellement fort timides. Puis un chien fut lâché dans l'appartement. Deux heures durant, ce fut une suite d'assauts de la part du chien, suivis d'accès de terreur folle chez ces pauvres lièvres. Deux heures durant, ces petites bêtes exhalèrent leurs âmes craintives qui furent absorbées à grands flots par le museau du mâtin.

On tue ce dernier, on lui broie le nez et les nerfs olfactifs dans un mortier, avec un mélange d'eau et glycerine; celle-ci, si les idées de Jager sont vraies, doit se trouver ainsi saturées des âmes craintives des lièvres: elle est, à vrai dire, une dissolution de peur.

Pour le prouver, on en fait avaler quelques gouttes à un chat qui est aussitôt saisi de mouvements convulsifs et s'enfuit à toutes jambes à la vue d'une souris. Une injection de cette liqueur faite à un énorme terronouveau le rend tellement peureux qu'il serre piteusement la queue devant le premier chaton venu.

Dunstmayer, remplaçant les lièvres par un jeune lion, a préparé des dissolutions de courage, qui agissent de la même manière que les dissolutions craintives.

Enfin, et voilà le comble! — le savant ayant ingurgité un tout petit peu de glycerine craintive, a senti son esprit tellement affaibli qu'il s'est surpris à douter de sa découverte! En revanche une dose de liqueur lionine lui a été d'un grand secours au moment où il composait un ouvrage sur les Juifs, ouvrage qui, paraît-il, présentait de grandes difficultés!!!

Et dire que toutes ces folies sont écrites sérieusement, que leur auteur n'est pas encore aux Politiques-Maisons!

SCHNUPFER.

Lettre de M. Ch. Dallet à un prêtre du Séminaire.

Vers la fin de 1872 M. Dallet, prêtre des Missions étrangères de Paris, venait passer quelques semaines au Séminaire de Québec, après une longue excursion dans les différents pays des deux Amériques. A son retour en France il écrivit la lettre suivante; ceux qui l'ont connue y retrouveront comme un reflet de l'aimable originalité de l'auteur.

Paris, 10 février 1873

Monsieur le Directeur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis arrivé, sain et sauf, au Séminaire de Paris, le 6 courant, vingt jours après avoir quitté Québec. Mon voyage a été assez heureux: en voici quelques détails.

Je n'ai mis que 16 ou 17 heures pour aller de Pointe-Lévis à Montréal, par suite d'un déraillement, je n'ai été arrêté que 6 heures dans la neige, de Montréal à Springfield, parce que l'essieu de la locomotive s'était rompu. Vous voyez que pour des chemins de fer américains c'est tout ce que l'on pouvait raisonnablement espérer.

A Montréal, où les bons MM. Sulpiciens m'ont fait le plus cordial accueil, j'ai fait quelques visites, et j'en ai été quitte pour

un seul speech (trois mots, d'édification). — A New-York, où je suis arrivé en pleine nuit, grâce à l'accident ci-dessus mentionné, j'avais envoyé mon *butin* par l'express à un hôtel où je me suis ensuite rendu par omnibus. Mais plus d'hôtel; un policeman charitable me dit que le propriétaire avait fait banqueroute un mois auparavant et je me trouvais sur le pavé. Après quelques reconnaissances poussées au hasard dans les rues voisines, je me présentai dans un autre hôtel. J'avais pour tout bagage mon sac de nuit, ma peau d'ours et mon bâton québécois: aussi, malgré ma bonne mine, on me fit payer d'avance.

Le lendemain je retrouvai mes bagages. — Autres ennuis pour le passage. Il m'a fallu parlementer pendant 48 heures, me ficher, m'adoucir, me reficher, me radoucir etc... Enfin le samedi 25 à midi je me suis retrouvé à l'ombre du drapeau tricolore et sur un sol français.

La traversée a été assez pénible. Nous avons eu une tempête de 2 ou 3 jours, de la neige, de la grêle, de la pluie, de la glace, de sorte qu'on roulait horriblement et que l'intérieur toujours hermétiquement fermé, exhalait une odeur méphitique. C'est à ce dernier point que j'étais surtout sensible. Du reste aucun accident; débarqué le 5 au soir, au Havre et parti le lendemain par un des trains du matin.

J'allais oublier un des incidents du voyage. Le samedi soir, 1er février, une députation des passagers de première classe, composé d'un évêque, d'un quaker et d'un baptiste, vint me prier de leur adresser la parole, trois mots d'édification sous forme de *divine service*. J'y consentis, et le lendemain, pour satisfaire tout le monde après avoir récité en anglais et en français le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, les litanies du St Nom de Jésus et l'évangile du 4e dimanche après l'Épiphanie, je commentai cet évangile successivement en français et en anglais, et je terminai par le *Te Deum* en actions de grâces de ce que Dieu nous avait protégés pendant la tempête. Le tout dura une demi-heure.

Vous ne sauriez croire ce qu'il y a d'agréable, d'excitant, à parler ainsi, droit, pendant un affreux roulis, en s'appuyant tout entier sur une jambe, puis sur l'autre. Cela donne beaucoup de grâce aux gestes de l'orateur. Si vous m'en croyez, vous installerez un balancoire transversale dans la grand-salle de l'Université, pour les audiences solennelles. Que n'y ai-je pensé plus tôt! On se serait étouffé à ma lecture sur l'Amérique du Sud.

Donc, arrivé à Paris, je trouvai deux confrères à la gare. A midi sonnait, nous étions au Séminaire, et je fis mon entrée solennelle au refectoire pendant qu'on distribuait la soupe. J'avais sur le dos le paletot que vous savez. Comment vous dépendre l'ouragan d'applaudissements, de hurrahs, qui salua l'apparition du dit paletot? Le plafond se soulevait, les bees de gaz paraissaient émas, les portraits pendus aux murailles voulaient venir m'en embrasser.

Naturellement j'ai dû commencer une série de lectures sur mon voyage. Je les fais le soir, et comme quelqu'un a ou la charité de le remarquer, à la place de la lecture spirituelle. J'ai commencé de droit par le Canada. J'ai fait l'éloge du pays, du Séminaire, du froid, de la neige, etc. etc., un éloge flamboyant. Tous voulaient y aller.

On s'arrachait la collection, malheureusement incomplète, de photographies. Une surtout a eu beaucoup de succès. Les uns disaient: Il a la peau trop blanche pour une peau rouge; Il a bien bonne mine pour un esquimaux; tous: Ça ne doit pas être difficile de faire des chrétiens avec des indigènes semblables. J'ai coupé court aux spéculations en disant que s'était M. le Doyen de la Faculté de en costume officiel. Malheureusement pour le succès de l'explication, on a vu plus loin une hermine vraiment officielle, et j'en ai été quitte pour mes frais de mise en scène...

Variétés.

Un sergent disait à des conscrits :
— L'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice.

Un sergent faisait faire l'exercice à des conscrits :
— Attention, disait-il, jambes en l'air, pied gauche en avant!

Deux conscrits causaient entre eux; l'un demande à l'autre :
— Qu'est-ce que tu aimes mieux, du soleil ou de la lune ?
— Parbleu ! j'aime mieux la lune.
— Pourquoi ?
— Parce qu'elle m'éclaire la nuit, et m'empêche de me casser le nez; tandis que ton soleil, je m'en fiche pas mal, il ne paraît que quand il fait jour.

Conditions de ce Journal.

L'Abécille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abécille.

Agents: à la petite salle, M. P. Ruel; chez les externes, MM. J. Feuiltaut et S. Jolicœur; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste-Thérèse, M. William Early; à Rimouski, M. A. Gagnon.